

tentatives herméneutiques, d'autres réflexions allant dans le même sens. Ici, dans la problématique à propos du statut de l'homme locuteur (politique), elle n'omet pas de se référer à Apel, qui parle du logos comme d'un langage transcendantal, de Habermas, qui y voit une stratégie de survie, et de Rorty pour qui la conversation est une fin en soi et le fait même de parler peut bien constituer un outil démocratique. Dans la même problématique, l'auteur n'oublie pas de mentionner la comparaison d'orientation néo-aristotélicienne entre Aristote et Kant. Le sujet du rapprochement entrepris ici, est celui indiqué dans le titre même du chapitre, «Aristote avec et contre Kant: sur l'idée de nature humaine» (pp. 59-88); pour faire la comparaison entre les deux célèbres philosophies pratiques, Cassin sait jouer la carte du "troisième homme" (toujours via d'autres lectures contemporaines): la carte de Platon, d'abord, pour pouvoir faire le partage entre aristotélisme et kantisme, et montrer leur complémentarité; puis, celle de Nietzsche, critique de Kant, pour souligner la grande valeur de la philosophie pratique aristotélicienne.

Si la première partie de l'ouvrage est centrée sur des questions d'ordre éthique, politique et pratique, relatives au logos, la deuxième s'ouvre sur la recherche proprement phénoménologique. La phénoménologie apparaît ici comme une question de transitivité, du phénomène au logos, en passant par l'âme. Mais cette transitivité est une opération sous double condition: du phénomène à l'âme, et de l'âme au logos. Comment le vécu se transforme en énoncé? Pour rendre l'opération claire et évidente, il faut justement sortir de la phénoménologie; d'où l'intérêt de la lecture heideggerienne d'Aristote; d'où aussi le poids des apories sophistiques selon l'auteur qui, poursuivant son analyse, rappelle que, pour Aristote, «la sensation, c'est le rapport (logos)» (*De anima*, III, 426b20-22). Une idée esthétique du logos se fait jour ici, alors que pour Gorgias, le logos est un particulier parmi d'autres, d'où son impossibilité même d'être pleinement logos. Toutefois, l'élaboration doctrinale de la conception aristotélicienne ne se fera que par le saut, mentionné au début de notre compte rendu, vers le langagier, comme cela arrive à propos de la description de la voix (*De anima*, II, 420b31-33), laquelle, de phénomène physique en tant que son, avec un simple «et», devient représentation sémantique. C'est en ce qu'elle est de l'ordre du logos, ce dernier constituant le saut même hors du monde phénoménal, que la phénoménologie est ordinaire. «En toute logologie, le monde sensible d'Aristote n'est pas esthétique mais logique. Phénoméno/logique, ou même logicophénoménal» (p. 154).

Ces analyses se tissent autour d'une réflexion originale portée sur la sophistique non en tant qu'art discursif, mais en tant que prise de position ontologique. Dans cette perspective, l'auteur peut affirmer qu'Aristote est deux fois sophiste (contre Platon, ajoute-t-elle): premièrement, quand il affirme qu'il n'est du monde qu'esthétique; et deuxièmement, quand il soutient que le monde se performe grâce à la puissance du logos. Qu'il s'agisse pour Aristote d'une élaboration à partir de thèmes sophistes ou d'une récurrence réelle de thèses sophistiques, le lecteur a droit à une présentation plus ample avant de décider.

Georges ARABATZIS

Luz GARCIA ALONSO, *Repertorio de casos y nociones de Etica*, Mexico City, Alpes, 1999, 175 pp.

Nous sommes depuis quelque temps témoins d'une réévaluation de l'histoire de la philosophie et, souvent, d'un changement de perspective où les anciens découpages, devenus formels et formalistes, se transforment en continuités riches en signification historique. De façon indicative, nous mentionnons le rapprochement de l'épistémologie cartésienne à la rhétorique du Baroque, où le «doute hyperbolique» est vu comme une variation du thème connu de la «fable du monde», cher aux écrivains des XVI<sup>e</sup> - XVII<sup>e</sup> s. Malgré les réticences

qu'on pourrait éprouver, les possibilités ainsi ouvertes à la recherche ne sont que très intéressantes. C'est dans le même sens que s'exprime le renouveau d'intérêt pour la casuistique, c'est-à-dire l'examen des cas de conscience, pratiquée jadis par les confesseurs du continent, notamment les jésuites, et promue aux tartares par les apôtres des Lumières. Avec le livre de Mme Garcia Alonso, nous nous trouvons face à un nouveau recours à la tradition casuistique sans souci de justification historiciste. Le livre, à la suite d'une brève introduction, se divise en trois parties: I. *Nociones basicas de Etica General* II. *Sintesis de Etica Especial* III. *Repertorio de Casos morales*. L'orientation pratique de l'ouvrage et le type d'argumentation proposé permettent, voire requièrent, l'usage d'exemples concrets pour illustrer le déploiement de la réflexion éthique de l'auteur. En réalité, il s'agit d'une application pratique de la «philosophie de l'efficacité» (*eficacia*) que l'auteur a introduite dans le paysage philosophique contemporain. Par son caractère pragmatique, la philosophie de l'efficacité se révèle très proche de la philosophie de la kairicité, ce qui lui accorde une ampleur inattendue et une richesse dans l'inspiration; elle gagnerait même davantage à être rapprochée méthodologiquement de certaines leçons tirées de la philosophie analytique. La conception analytique elle-même de la philosophie de l'efficacité tient plus, il vient d'être dit, à une recherche néo-casuistique portée sur tous les cas d'usage de ce qui en philosophie de kairicité est appelé *petteia* (jeu de dames en grec, qu'on rencontre, entre autres, chez Héraclite et souvent chez Platon); La *petteia* serait la combinaison de la tactique et de la stratégie, une conception pragmatique de la notion de l'efficacité ou de la kairicité. Il va sans dire que l'intérêt de telles recherches va de plus en plus grandissant.

Georges ARABATZIS

Christos A. TÉZAS, *Thalès de Milet et les origines des sciences. La voie vers la philosophie* (en grec), Jannina, Université de Jannina, 1990, 232 pp.

Elle est bien connue la boutade qui fait état de la mésaventure de Thalès avec les astres, le puits et la servante: la philosophie (elle même «servante de la théologie...») est ce qui fait rire les servantes (Heidegger). Précédemment, les sérieux positivistes, Paul Tannery en tête, avaient considéré les Présocratiques comme se situant à l'origine glorieuse de l'aventure scientifique et de ses interminables progrès. M. Tézas, de ces deux attitudes extrêmes et contradictoires, a su prendre le meilleur parti (son livre est très détaillé; ses thèses très argumentées) et donne au lecteur une vue d'ensemble de la question traitée. Le volume est divisé en trois parties: après une section introductive suit la première partie qui traite des témoignages d'Aristote sur Thalès et de la voie suggérée vers la philosophie. La deuxième partie traite de Thalès et des mathématiques, notamment des découvertes du Milésien en matière de géométrie. La troisième partie traite de Thalès et de l'Astronomie. Les conclusions générales sont suivies d'une riche bibliographie comportant les sources et les scolies, des indices des noms propres et des termes, et d'un sommaire en anglais. L'ordre des parties du livre s'explique par le fait que les mathématiques sont de première importance pour tout traitement scientifique de questions astronomiques ainsi que l'épistémologie moderne l'a montré. C'est ainsi d'ailleurs qu'on parvient à une juste appréciation de Thalès astronome (cf. pp. 21 et 28). À notre époque où la suspicion historique s'est vue généralisée, toute question relative aux origines est précisément envisagée comme suspecte. Pour sortir de l'impasse, l'auteur opte pour l'honnêteté intellectuelle: le respect des sources, la rigueur, la prudence dans la formulation d'hypothèses plus qu'elles ne soulignent la science de Thalès, répondent surtout aux exigences de la science tout court.

Georges ARABATZIS